

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

05



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY



ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

500 FIFTH AVENUE

LE GRAND  
DENOUEMENT  
DE LA  
CONSTITUTION.

Parodie politico-tragi-comique jouée  
à Bruxelles le 1<sup>er</sup>. Janvier 1791.



---

A BRUXELLES.

---

A C T E U R S.

M. GROS-LOUIS, maître de l'auberge, à l'enseigne  
de la Nation, ci-devant au grand Monarque.

M. LE RUDE, marchand, soldat retiré.

M. MIRALAID, son ancien camarade, l'un des  
balayeurs et gens sûrs du Club des Jacobins,  
voyageur en Flandres.

M. TOUVIN, écrivain, musicien, commissionnaire,  
homme à talens, ivrogne sur-tout, initié et  
retiré du Club.

M. GIBOU, fermier, dit le père Gibou.

Plusieurs autres Citoyens.

La Scène est en Flandres, chez M. Gros-Louis.

Le théâtre représente une grande salle dans  
laquelle sont plusieurs tables, les unes vuides, les  
autres garnies de monde. M. Gros-Louis seul dans  
un coin, sur un grand fauteuil à bras, immobile  
comme un paralytique.

---

1707

---

LE GRAND  
DÉNOUEMENT  
DE LA  
CONSTITUTION.

---

M. LE RUDE.

**E**H ! bon jour donc , père Touvin ; mais quel métier fais-tu donc à présent ? on ne te voit plus ; est-ce que tu ne déjeunes plus ?

T O U V I N ( *en bégayant un peu.* )

Mais , M. le Rude , au contraire , il me semble que je suis partout où-où l'on déjeune ... c'est à qui m'offrira bou-bouteille .... je ne sais pas en conscience ce que j'ai fait au bon Dieu , que tous les honnêtes gens m'aiment comme ça .....

L E R U D E .

Tu t'attends , je vois bien que tu ne ments pas , tu as déjeuné ; tant pis. Voilà ( *en montrant M. Miralaid* ) un de mes anciens camarades avec qui je voulois te faire déjeuner .... ô diable , c'est , c'est parlant par respect un de Nosseigneurs consti-tuans consti-tueurs , comme tu voudras , il va nous en dire de belles.

M I R A L A I D.

Toujours le même, notre ami le Rude, toujours plaisant.

L E R U D E ( à Touvin. )

Je m'y suis pris matin pour t'avoir à jeun ; pas-du-tout, te voilà déjà dedans ; tu as donc couché avec une bouteille pleine ? là , conviens-en.

T O U V I N.

Oh-oh ! non , en conscience ; c'est que j'ai vu de bonne heure partir un de mes amis qui a déjeuné.... mais ça ne m'empêchera pas d'être bien aise de vous voir boire bou-bouteille avec Monsieur votre camarade.

L E R U D E.

Ah ! tu ne veux que *la voir*.... comme tu as vu l'autre. Je crois que tu les fixes trop : on dira que le vin t'entre par les yeux , mais n'importe.... ( à Miralaid, ) Monseigneur, je vous donne M. Touvin pour un homme à talens , musicien , écrivain , commissionnaire , bon pied , bon œil , la langue naturellement un peu épaisse après déjeuner , mais cela ne l'empêche pas d'écrire et de boire tout couremment ; c'est un fameux de notre ville , il est *du Cloub des amis de la constitution*..... malgré ça , c'est un garçon d'honneur dont je répons comme de moi.

M I R A L A I D.

Quoi ! M. Touvin, vous êtes d'un Cloub ?.....

Vous êtes mon homme. Et moi aussi je suis employé en qualité de principal commissionnaire et balayeur dans celui des *Jacobins de Paris*, et je puis dire sans me flatter que j'y ai du crédit..... on a de la peine, à la bonne heure; il y a tant de monde! il s'y fait tant d'ordures! mais aussi!.... Ah! vous êtes d'un Cloub? Touchez-là, nous sommes frères.

TOUVIN (*toujours parlant avec peine.*)

Quand, quand M. le Rude dit que je suis du glou, gloub.....

LE RUDE (*avec vivacité.*)

Allons, Messieurs, allons, plaçons-nous, voilà M. Touvin tombé dans un glou-glou qui ne se passera qu'en buvant.

(*Pendant que les autres se placent à table, il dit à part à Touvin :*)

Ne vas pas faire la bête, ne desavoues pas ton Cloub, un peu de honte est bien-tôt passée; il s'agit de griser et de mystifier cet enfleur de Paris.

TOUVIN.

Oh! c'est différent..... j'en-entends.

LE RUDE (*avec le ton vif et plaisant.*)

Allons, M. Gros-Louis, vite du vin, voilà la Nation qui arrive chez vous; nous allons nous constituer aussi Assemblée buvante, mangeante, dévorante. vous, papa Gros-Louis, à cause de la vieille habitude et parce que vous êtes un bon

homme, nous vous constituons ( *jusqu'à nouvel ordre* ) notre pouvoir exécuter; mille bombes ! que vous allez être heureux et puissant ! Vous disposerez à notre fantaisie de toutes les bouteilles de votre cave, vous boirez quand nous voudrons, vous verserez quand nous l'ordonnerons, vous prendrez ce que nous vous donnerons ..... voilà qui est bien entendu ..... que ceux qui sont de mon avis restent assis..... Personne ne bouge, c'est décrété. On voit bien qu'il n'y a pas d'avocat ici, on est d'accord tout d'un coup ; dans leur grande Assemblée ça auroit duré un mois à 30 mille francs par jour : ces gens-là ont toujours vendu leurs paroles bien cher..... allons donc, Messieurs, vous ne demandez rien ! je viens cependant de vous rendre maîtres de la maison..... Holà ! garçon, à boire et du bon, c'est pour la Nation.

M I R A L A I D.

Bravo, le Rude, le diable m'emporte si on ne croiroit être à l'Assemblée de Paris ; ..... Cependant tu as oublié une petite cérémonie, c'est la sanction, ou plutôt l'acceptation de M. Gros-Louis ( car les articles de mangerie tiennent à la constitution ), ce n'est rien, on finira par s'en passer, mais les vieilles gens tiennent encore à ces misères-là : je m'en vais vous montrer comment ça se manie. ( *A M. Gros-Louis avec un ton assuré* ) Eh bien ! pouvoir exécuter, acceptez-vous ?

M. GROS-LOUIS (*avec une voix tremblante.*)

Mais, Messieurs, vous voyez bien que dans l'état où je suis, je ne puis rien exécuter. Depuis que cette troupe de Charlatans me nourrit de pilules consti-tu-ti-onnelles; depuis que cette bande d'avocats, de procureurs et de pouse-culs a mis ma maison *en décrets*, depuis que cette troupe de scélérats a manqué d'assassiner ma femme et m'a si rudement brigandé, ça m'a fait une telle révolution que je ne puis remuer ni pied ni patte de tout le corps.

M I R A L A I D.

Eh, mais! à vous voir, papa Gros-Louis, on ne s'en douteroit pas, vous êtes gros et gras comme la Constitution d'un ci-devant chanoine, vous avez une mine de Roi, vous dis-je.

M. G R O S - L O U I S.

Mais sûrement, mon cher Monsieur, c'est ce qu'ils me disent..... ils veulent que je fasse bonne mine. Cependant ils me font des peurs... des peurs... si bien que je suis comme perclus de tous mes membres; je n'ose remuer que la mâchoire pour manger et ces trois doigts-là pour signer, encore faut-il qu'un de mes garçons me tienne la main..... Eh bien! les misérables disent que ça va pour le mieux?

*Tous ensemble.*

Oh! ce pauvre cher homme! comme ils l'ont mis! mais nous ne savions pas tout cela.

M I R A L A I D.

Ils ont raison , papa Gros-Louis , *la machoire pour signer et trois doigts pour mâcher*, c'est tout juste ce qu'il en faut aujourd'hui pour un bon pouvoir exécuteur , vous êtes notre homme ; l'essentiel est que vous soyez libre ( *Miralaïd s'approche de son oreille et lui dit tout bas avec un ton menaçant* ) Ventrebleu ! n'allez pas dire le contraire , ils sont là une bande de déterminés prêts à se révolter. ( *Tout haut avec un ton respectueux.* ) Eh bien ! M. Gros-Louis , n'est-il pas vrai que pour le bonheur de la Nation buvante, vous acceptez librement tout ce que nous avons fait , faisons , ferons dans votre maison.

M. G R O S - L O U I S.

Cependant , Messieurs , j'aurois bien voulu savoir auparavant de quoi il s'agit ; mais , puisque vous le voulez , il le faut bien comme vous le voulez.

M I R A L A I D , ( *élevant la voix.* )

*Comme vous le voulez , puisque vous le voulez !* Vous feriez entendre que vous n'êtes pas libre ! A moi la Nation , nous sommes trahis. ( *Plusieurs accourent et environnent le fauteuil de M. Gros-Louis ; Miralaïd lui secoue la tête et les bras , en disant , avec une voix terrible ,* ) n'est-il pas vrai que vous déclarez librement que vous êtes bien libre ?

M. GROS-LOUIS, *tout essoufflé.*

Oh! oh! oui, Messieurs, je vous en réponds, je le déclare tout-haut : oh! comme je suis libre!

MIRALAI D.

Vous l'avez entendu, Messieurs, voilà qui est en règle. A présent, quand vous boiriez toute la maison, la Nation y adhérerait.

T O U V I N.

Diable, c'est u-une belle chose que cette sanction-là.... J'hadhère a-avec la Nation à la maison qui-qui est à boire, sur-tout si on ne paye pas.

MIRALAI D.

Qu'appellez-vous payer! Nous avons fait-là de la besogne pour plus de 18 francs chacun, en conséquence j'opine que nous buvions un coup.

*Tous ensemble.*

A la bonneheure! Voilà une bonne motion.

MIRALAI D.

Hola! pouvoir exécuter, du pain, du vin, du fricot; le pouvoir dijestif de la Nation demande à décroter.... Ah! allons donc, sacrédié! Personne ne bouge.

M. GROS-LOUIS.

Là, là, Messieurs, un moment de patience....

MIRALAI D.

Vous l'entendez, Messieurs, il employe son *veto suspensif*, il fait le mort; nous sommes trahis, à nous le peuple! Où est sa femme?

M. GROS-LOUIS.

Hélas ? voilà une Nation qui a le commandement bien rude.

LE RUDE.

Eh ! vous ne savez donc pas , M. Gros-Louis , qu'il n'y a rien de si dur que les Valets devenus Maîtres.

MIRAL A I D.

Oh ! dame , pourquoi est-il pouvoir exécuter ? Voilà comme nous les menons là-bas ; je n'en sais pas davantage , moi. La différence , c'est que c'est pour rire ici , et là-bas c'est tout de bon.... Ah ! morbleu , j'ai encore oublié une chose , c'étoit de chasser les garçons , de nous emparer de la cave , du garde-manger , et sur-tout de la bourse ; c'est encore tems.

LE PERE GIBOU.

Oh ! ma fi ? M. Miralaid , en v'là assez ; je n'aimons pas à voir cogner , maltraiter le monde ; je voyons bi à présent comment ça se fait là-bas.. ; mais je m'étonne toujou moi comment les braves gens de Paris i souffront tout ça sous leurs nez.

MIRAL A I D.

C'est tout simple cependant , M. Gibou ; c'est Paris qui fait aller l'Assemblée , et c'est l'Assemblée qui fait aller le pot-au-feu de Paris ; en deux mots , voici toute l'histoire : ce sont les provinces qui

fournissent la pièce de bœuf, c'est le duc d'Orléans qui souffle le feu ; le quartier St. - Antoine écume le pot , le quartier de la rue Vivienne le dégraisse , on échaude le quartier St.-Germain , on donne un os à ronger à tous les autres , le Roi prend un bouillon léger , nous autres ouvriers de la Constitution , nous mangeons la pièce tremblante ; tout le monde est content.

L E R U D E.

Et pendant ce tems-là la Nation.....?

M I R A L A I D.

Laquelle ? la Nation de province ?.... Elle est malade elle ; puisqu'on travaille à sa Constitution , il faut bien la mettre à la diète.

L E R U D E.

Crois-tu que ça durera long-tems , mon bon ? c'est que nous sommes ici une Nation de marchands , d'ouvriers et de pauvres qui n'avons pas mal à la constitution , mais qui avons une faim diablement aristocrate. Vous faites des phrases superbes là-bas et de beaux décrets pour des estomacs pleins ; mais je connois un terrible ennemi des Constitutions.

M I R A L A I D , (*avec empressement*).

Tu en connois un ?

L E R U D E.

J'en connois mille , foutre ! Ce n'est pas l'embaras ; mais celui-là n'entend pas raillerie.

M I R A L A I D.

Il faut le dénoncer , mon fils , il faut le dénoncer secrètement au Comité des Recherches , cela ne nous empêchera pas d'être témoins ; on le *Favrasera* , et notre fortune est faite.

L E R U D E.

Cours, dénonces-le bien vite... C'est la misère !

M I R A L A I D.

Ce n'est que ça ? passons à l'ordre du jour, buvons.

L E R U D E.

Ah ! *ce n'est que ça !.....* Vous verrez , foutre , vous verrez le retour d'un peuple dégrisé par la faim ! Comment , sacrédié ! Vous avez culbuté toutes les fortunes , plus de commerce , plus d'ouvrage , on n'entend parler que de malheurs et de misère , on ne voit pas un écu , il n'y a plus de riches et pas un pauvre de moins : depuis 18 mois , vous nous promettez des perdrix toutes roties , et qu'est-ce que vous avez fait de nous ? Des citoyens actifs à 45 sols pièce , soldats sans paye , ouvriers sans travail , marchands sans pratique et pauvres sans pain : voilà , foutre , une Nation bien équipée.

M I R A L A I D.

Quoi ! sérieusement , il y a de la misère dans les villes ?

*Tous ensemble.*

Comment, s'il y en a !

M I R A L A I D.

Allez , allez , mes amis , vous puez l'aristocrate d'un quart de lieue..... Je demande la question préalable.

L E P E R E G I B O U.

Et dans les campagnes donc. Patience ; i s'ébau-  
bissent encore , parce qu'on l'eux dit sans cesse  
qu'i sont la Nâtion , et i croyont que la Nâtion  
qui chasse , la Nâtion qu'a la cocarde , la Nâtion  
qu'est maîtresse de tout , n'a ni droits , ni dîmes ,  
ni impôts à payer ; mais arrivez donc cheu c'te  
Nâtion avec vos rôles de contributions , subven-  
tions , remplacements et toute la prétintaille.....  
quand i verront qu'i faut payer plus qu'i ne payaint ,  
ça va faire un beau boucan : je ne voudrois, fichetre ,  
pas que ma constitution fût dans la peau du col-  
lecteur.

M I R A L A I D..

Misérables ingrats ! c'est bien à vous de vous  
plaindre , n'êtes-vous pas libres ?

L E R U D E.

Ah ? voilà la réponse à tout , *n'êtes-vous pas  
libres ?* Non , sacrédié , je ne connois point de  
liberté qui vaille , quand je n'ai pas celle de manger ,  
et de manger tranquillement. *N'êtes - vous pas  
libres ?* Ne diroit-on pas , foutre , qu'avant ce boule-

versement, nous avions les fers aux pieds et aux mains ? nous avions la liberté des honnêtes gens, celle qu'il faut pour être heureux, voilà la bonne. Les uns payoient trop, les autres pas assez, il y avoit des abus, d'accord, il falloit réformer. Mais, sacrédié, n'y a que des Crânes et des Vauriens qui ne veulent point de Maître; moi, je dis qu'il en faut, et j'aimerois, foutre, mieux vivre dans un bois, ou à Maroc, que dans un pays où tout le monde est plus Roi que le Roi..... Mais voyez aussi ce qu'elle produit par-tout votre gueuse de liberté ! Plus de malheurs en deux ans que le despotisme n'en auroit produit en deux siècles.

LE P E R E G I B O U.

Tout cela, c'est de la gobbe qui zont jettée au monde, comme je la jettons au poisson, pour nous étourdir, nous ivrer et nous pêcher à leur aise. I savent bin que les petites gens lisont, mais entendent mal; aussi qu'est-i arrivé cheux nous de c'te liberté ? Les bonnes gens n'en font ni pu, ni moins; les bétats se croyont bin libres quant i passent sans tirer leux chapeaux à un monsieur, et les Vauriens ne se croyont libres que quand i brigandont les braves gens; i sont sans comparaison comme un mauvais chien qu'on lâche le soir, qu'est toujou prêt de se jeter sur le monde, i n'y a que lui de libre dans le quartier... Tenez, vous autres, la bonne liberté des petites

gens, c'est d'être tranquille et payer peu. C'est comme leux égalité qui vantont tant : à entendre ces grattes-papiers, n'y a plus de Nobles, plus de Seigneurs, je sons tous égaux ; j'allons tous manger à la même écuelle.... Eh! bien, que je porte un dindon à mon avocat pour faire finir une chetite affaire, le bigre se croiroit déshonoré si j'en mangeois ma part avec lui ; c'est pour vous dire que tous ces endormeux-là veulent que tout soit égaux en remontant depis eux jusqu'au grand Seigneur, mais en descendant depis eux jusqu'au pauvre monde, c'est une autre loi ; j'en reviens à dire qu'i nous enjôlons.

## T O U V I N.

Un-un moment, père Gibou, dou-oucement, ne condamnons pas les absens ; c'est vous qui-qui entendez mal la... la... la *chose des droits de l'homme* ; il es dit : *tous les hommes sont égaux devant la Loi* ; c'est-à-dire.... enfin ça s'entend. Mais i-il n'est pas dit : *sont égaux devant le dindon*, parce que de-devant un din-dindon, comme partout ailleurs, les hommes ne sont pas-pas plus égaux de rang que d'estomac, en-entendez-vous bien ça, M. Gibou ?

## L E R U D E.

Eh bien ! foutre, c'est cependant pour cette sacrée invention de liberté et d'égalité qu'on bouleverse, qu'on renverse tout. C'est avec ça qu'on

nous nourrira cet hiver ; point d'avance , point d'ouvrage , point de débit , les riches n'ont pas le sol , les pauvres se font conscience d'aller demander l'aumône à nos ci-devant Chanoines ; il faut , vous autres , inventer quelque nouveau métier *dans le sens de la Révolution.*

LE PERE GIBOU.

J'opine moi , que nous prenissions chacun une besace aux trois couleurs de la Nation , je pourrions dire sans mentir , que je représentons aussi la Nation ; j'irons faire des complimens à leux Majestés de l'Assemblée , à leux Majestés des Croups et des Districts ; je reviendrons peut-être avec chacun une pleine besace d'Assignats.

LE RUDE.

Moi , je vous conseillerai plutôt de vous faire Juifs ou Protestants ; vous êtes sûrs que l'Assemblée aura soin de vous.

T O U V I N.

Oh ! Pour la Juiverie , je n'en suis pas déjà moi. Il y a cette petite cérémonie de la Cir-circoncision.... Diable ! Ma femme m'arracheroit.... oh ! elle m'arracheroit les yeux.

M I R A L A I D.

Eh bien ! mon camarade , on a pourvu à tout dans la nouvelle Constitution , vous aurez le plaisir d'en changer.

T O U V I N.

Oh ! Si l'on change de z'yeux , ça sera au moins ça de bon , par exemple ; je croyois moi , au moins les marchands de lunettes sauvés ; les voilà rasés comme les autres.

M I R A L A I D.

Ce n'est pas d'yeux , M. Touvin , c'est de femme qu'on changera.... Ah ! La jolie chose que le divorce : on remettra tous les effets véreux dans le commerce.

T O U V I N.

C'est différent , ça.... Mais c'est égal , les braves gens ne donnent pas là dedans , je m'en tiens moi à ma vieille Constitution... Toutes ces inventions - là ne profiteront qu'aux chenapans ; est-ce qu'on ne travaille donc pas un peu pour les honnêtes gens ?

L E R U D E.

Mais, Messieurs, Messieurs, vous n'êtes pas dans l'ordre du jour. L'ordre du jour de tous les jours , c'est la misère de la ci-devant Nation, des ci-devant riches , des ci-devant marchands , des ci-devant ouvriers, des ci-devant toujours pauvres.

T O U V I N.

Hola ! Garçon ! Vîte un amendement à cette bouteille ci-devant pleine.

M I R A L A I D.

Mais qu'est-ce que ça vous fait , Messieurs de

B

Province ? Vous ne voulez donc pas entendre que vos enfans , vos arrière-petits-enfans seront en France comme dans un Paradis Terrestre ; il ne faut que du tems ; envoyez toujours votre argent là-bas ; c'est le placer à cent pour cent à la troisième génération.

LE PERE GIBOU.

O mon Saint-Nicolas !... Nage toujours et ne te fie pas, disoit l'autre.

MIRAL A I D.

D'ailleurs , Messieurs , vous me faites pitié ; vous ne connoissez donc pas les ressources de la Constitution ? Mais il y en a mille.

LE R U D E.

Je n'en demande pas mille , f..... ; je n'en veux qu'une ; qu'elle soit bonne , et plus de gobbe ; nous en sommes las.

MIRAL A I D.

Voulez-vous venir à Paris , tous les trois ? La Constitution fait votre fortune. Voulez-vous rester ici , la Constitution fait votre fortune. Cela est-il clair ?

LE R U D E

Cela s'annonce bien ; explique-toi , mon bon.

MIRAL A I D.

Je dis d'abord : voulez-vous venir à Paris ? Les marchands et les ouvriers crevent de faim , mais

les amis de la Constitution ont des ressources. Vous, camarade Touvin, qui avez bon pied, bon œil, je vous constitue un des messagers du Cloub des Jacobins, colporteur de motions incendiaires, aide-de-camp à pied dans les émeutes patriotiques.. Le père Gibou a une tournure impayable pour les grandes députations ; j'en fais un Orateur de Campagne, dans les Tuileries, ou dans le Palais-Royal ; il goguenardera le pouvoir exécutif, sa femme, le côté droit, etc.... Pour M. le Rude, O Diable ! M. le Rude est digne d'être capable d'occuper une place de distinction ; j'en fais un Chef de *Galériens*.

LE R U D E.

Qu'appelles-tu, B.... !

M I R A L A I D.

Innocent ! Ce sont-là les places d'honneur et de confiance ; ces galériens-là sont les chevilles ouvrières de la manufacture constituante ; ce sont nos gens sûrs qui représentent la Nation, dans les galeries du manège ; qui font les décrets à coups de gueule ; qui applaudissent à tout rompre les motions du côté gauche, et poussent des huées et des cris de rage contre le côté droit.... Précisément, j'ai un de mes amis qui s'est rompu la voix ( mais il a une pension ) à force de hurler contre ce tonnerre de Foucault et Mauri ; il faut des bout-

dons de Cathédrale pour étouffer les raisons de ces gueux-là ; tu seras installé en arrivant.

L E R U D E.

Et qu'est-ce que l'on gagne à cet honnête métier , en outre des tapins que cela vaudra tôt ou tard aux ouvriers de la Constitution ?

M I R A L A I D.

Que dis-tu ? *des tapins* ! C'est nous qui les distribuons , morbleu... Mais l'on gagne en outre depuis sept jusqu'à 12 francs par jour ; cela dépend des rôles... Il y a ensuite le casuel , comme à l'hôtel de Castries ; mais ça ne compte pas. On assure cependant que cela rendra délicieusement, si nous avons une petite guerre civile. Ce que je puis dire en conscience , entre amis , c'est que quand j'aurois sué pendant 50 ans à mon ancien métier , je n'aurois pas été en état d'acheter un joli prieuré pour le quel je viens de faire ma soumission ; il y a malheureusement un maudit Juif et une comédienne qui en ont envie ; mais enfin on verra qui poussera le plus fort.

L E R U D E.

Mais , qui est - ce qui paye donc à présent , M. le Prieur ? On dit que votre frère Philippe Capet est bas coulé.

M I R A L A I D.

Nigaudinel ! Et la Nation donc ? Et les biens du Clergé ? Et les dons patriotiques ? Le côté

gauche n'est-il pas maître des Comités ? Les Comités ne sont-ils pas maîtres de la Caisse et de tout ? N'avons-nous pas le moule aux Assignats ? N'avons-nous pas décrété 200 millions en réserve pour les extraordinaires ? .... Mes amis, vous serez un extraordinaire de plus ; la Nation vous payera bien, je suis caution.

LE RUDE (*en secouant la tête.*)

Malgré la caution, je ne me sens pas de goût pour ce métier-là.

LE PÈRE GIBOU.

Mafi ! vaut encore mieux boire avec les bonnes gens que d'aller se gueuler avec les loups.

*Tous ensemble.*

Va ! buvons ici ; ils sont trop malins pour nous là-bas.

TOUVIN (*en versant à boire.*)

Je pense qu'il faut toujours chrétiennement pardonner à un quelqu'un qui nous enivre avec du vin ; .... mais enivrer les gens, sans boire, avec des paroles et des opinions pour qu'ils se mangent entre eux .... c'est une malice d'enfer. Je ne ferois pas ce métier-là pour tout l'or....

MIRALAI D.

Mon Dieu ! mes amis, que vous êtes encroutés ! Buvons, je le veux bien, et restez dans vos boues ; ne vous plaignez plus z'enfans ; je vous annonce de l'ouvrage au moins pour deux ans. J'ai vu ici

un quelqu'un de mon pays qui est le factotum du Département ; il m'a dit qu'il va faire démolir sept à huit Paroisses , autant de Couvents , un Evêché , des Cathédrales , Collégiales , des Séminaires , des maisons de Chanoines , sans fin ; une foule de gens sans état vont quitter votre ville ; on dépavera , on labourera vos rues ; vous serez à la ville et à la campagne ; les vivies seront pour rien ; n'y aura plus de gourmands pour les manger ; ce sera un pays de Cocagne . . . . . Quand je vous dis que la Constitution vous gâte !

LE R U D E.

S....é mille m....n ! je voudrois bien que ce B... de ton pays vint me compter ça à l'oreille , je lui apprendrois à se f.... des gens , en les ruinant. Je gage que c'est un Calin qui a rampé toute sa vie : ces gueux-là croient se grandir en se huchant sur des ruines ; mais s....dié ! dis-lui donc de ma part que tout homme qui insulte un malheureux n'est qu'un f.... lâche plus méprisable que cela. (*Il crache par terre.*)

M I R A L A I D.

Tu te faches , mon cœur. Il faut que tu ayes bien de la pitié de reste : tous vos gueux de calotins mouroient de gras-fondu ; on ne les dépouille que pour les sauver des apoplexies.

L E P E R E G I B O U.

A ça je dis , M. Miralaid , doucement , cepen-

dant ; je voyons ben que vous êtes d'un croup ; mais vous ne savez peut-être pas que ces *gueux-là* ce sont des hommes.... ho ! ce sont des Français, nos frères, nos enfans, nos cousins ; quoiqu'ils ne soyent ni Juifs, ni Huguenots, ni comédiens ; quoiqu'il n'ayont point de pendus dans leur famille, i ne faut pas moins les traiter comme des Citoyens ; si on y touche, je sommes là, au moins ! Je commençons à nous dégriser un peu ; vous avez manqué vot'e coup ; je ne tuerons, ni ne boucanerons personne, déjà.

M I R A L A I D.

Qu'est-ce qui vous parle, M. Gibou, de les tuer ? On ne vouloit que leur bien, on le tient ; moi je suis bien pour qu'on les laisse vivre à présent.

L E P E R E G I B O U.

Oh ! fichetre ! je vous entendons ben à présent à demi-mot..... mais tenez, je dis d'ailleurs, c'est mal ; on ne dépouille pas le monde tout vivant. Quand j'ai une vieille Loi qui me donne une chose pour ma vie, il faudroit me tuer pour me l'ôter.

M I R A L A I D.

Voilà qui est plaisant ! Vous verrez que la Nation n'auroit pas le droit de dépouiller.....

L E P E R E G I B O U.

D'abord la Nation avoit dit clairement de ne dépouiller personne..... et d'une.

Mais tenez, le bon Dieu est au moins aussi

puissant qu'une Nation , et si cependant le bon Dieu n'a pas le droit de faire une injustice, fichetre. Je vous demande à vous qu'ête un docteur : à qui étiont ces biens-là avant d'être à l'Eglise ? Etiont-i à la Nation ?

M I R A L A I D.

Non ; ils étoient à nos vieux bigots de parens.

L E P E R E G I B O U.

Eh bien ! nos vieux *bigots de parens* , à qui les avont-i donnés ?

M I R A L A I D.

Ils les ont donnés à ... à ... mais n'importe, la Nation...

L E P E R E G I B O U.

Vous n'osez cependant pas dire qu'i les avont donnés à la Nation ; les actes vous confondroient. I ne se sont pas défait de leux biaux domaines pour payer un jour les usuriers de Paris. J'en savons là-dessus autant que vous ; i les avont donnés à l'Eglise dont elle devoit faire trois parts ; une pour nourrir nos prêtres , l'autre pour nourrir nos pauvres et la troisième pour les frais de Paroisses ; v'la qu'est clair , par-la-sandié ; i n'y a pas un quatrième tiers pour la Nation. Et quand y auroit là cent Nations , ça ne m'empêcheroit pas de dire : mon père a-t-i ben donné , a-t-i mal donné ? S'il a mal donné , rendez le champ à la famille. S'il a ben donné , vot'e Nation n'a pas droit d'y toucher. Ah ! que les bigres le savent ben ! mais i disent :

ce sont des prêtres, je sommes plus forts qu'eux, ça passera. Moi, je dis : ça ne passera pas pour long-temps. Achetez, z'enfans, achetez ; à mauvais vendeur, mauvais acquéreur ; la Nation de 1792 ne sera pas ensorcelée comme celle de 1790 : un bon arrêt de Parlement rendra à chacun son bien ; on rend bien aux huguenots celui que la Nation leur a pris y a cent ans : nos prêtres et nos pauvres valent bien vos Huguenots.

M I R A L A I D.

Quel mal vous fait-on ? la Nation se charge de tout.

L E P E R E G I B O U.

Oui, mafi. I fait bon attendre son diner d'une Nation ruinée. Tant qu'y a fait bon, vos usuriers aimient mieux le papier que nos terres ; à présent que leux papiers ne valont rien, i leux faut nos écus ou nos biaux domaines. Ceux qui font c'tte besogne sont des misérables qui vendont les Provinces aux usuriers de Paris.

M I R A L A I D,

Mais, mais il est coriace, ce père Gibou ; il ne veut pas entendre que c'est le bien des Provinces.

T O U V I N.

Hardi ! père Gibou, qssss ! —

L E P E R E G I B O U.

Ouain ! *le bien des Provinces* ! Vos enjoleux ne manqueront pas de le dire, mais je dis moi : i n'y

aura pas un pouce de terre de plus en province , et les écus des Provinces s'en irons à Paris ; les places d'Eglises seront perdues pour les enfans des Provinces ; les biens des Eglises , des prêtres et des pauvres de Province seront fondus , et l'on fourrera sur le dos des Provinces , leux Eglises , leux prêtres et leux pauvres ; les nourrira qui pourra ; mais , fichetre , d'un diable , si les prêtres ne veulent pas défendre leu part , si les Paroisses se laissent manger la laine sur le dos , les pauvres sauront ben reprendre la-leur ; y aura un million de riches acheteurs ; je serons dix millions de pauvres réclameurs ; je reprendrons not'e bien où i se trouvera : les acheteurs courront après leux écus.

M I R A L A I D.

Mais , viel aristocrache , dites-moi donc : ne sont-cepas vos dettes qu'on paye avec ces biens vendus ? sans cette ressource il falloit donc faire banqueroute ? Et que de maux !.....

L E P E R E G I B O U.

Mais , Messieurs les Groubistes , que privilège avez-vous donc , de dire plus de mensonges que de paroles ?..... Je savons ben que vous aimez mieux manger nos biens et écraser toutes les Provinces d'impôts , que de faire perdre un sol à vos souteneurs les usuriers , les agitateurs de Paris et de Genève ; ne nous jetez donc pas toujours au nez votre banqueroute qu'es un épouvantail à moi-

niaux... Je dis ensuite : mais quand i seroit vrai qu'on vend les biens d'Eglise pour payer les dettes, est-i donc juste de payer les dettes des riches avec le bien des pauvres ! Hem ! qu'en pensez-vous ?... Enfin je dis, ventrebille ! vous nous prenez pour de fiers nigaux ! Ne savons-je donc pas , puisque vous en convenez, qu'il y a la moitié de ces biens mangés , et que l'autre sera fripée pour équiper votre fichue constitution , sans que je soyons soulagés d'un sol, ni pour dettes ni pour impôt... Tenez , n'en parlons plus : si je tenois un des ces enragés menteurs, je l'i sauterois aux yeux.

*Tous ensemble.*

Bon , Père Gibou , bon ; vite à boire à notre Orateur.

M I R A L A I D

Mais, Messieurs, vous me faites trembler ; mais si je n'étois pas votre ami..... , du moins, parlez donc bas. Si quelqu'un du Cloub vous entendoit, je ne répondrois pas de vous. Pensez d'ailleurs qu'il faut se soumettre à la volonté de la Nation. Quoique nous fassions sur cet article le contraire de ce qu'elle avoit dit d'abord , il est certain que moyennant les tournures que nous avons prises, il pleut des adresses de complimens et d'adhésion de toutes les provinces ; par con-

séquent il faut que le particulier sache souffrir ,  
quand la Nation est heureuse et contente.

L E R U D E .

Mille noms d'un diable ! Voilà où mon sang cuit de rage , *la Nation est heureuse et contente !* Qu'on aille , f... qu'on aille aux voix librement , tranquillement , le lendemain que l'impôt sera posé ; s'il n'y a pas dix mécontents contre un , je ne m'appelle pas Pierre le Rude. Je vous le demande , qu'est-ce qui fait parler aujourd'hui cette Nation complimenteuse ?... Des B... d'écrivassiers à gage , des pestes de philosophes , quelques nobles ruinés , quelques mauvais prêtres et puis uu tas , mais un tas d'avocats , de procureurs , de grattes-papier , de chieux d'encre , des vermines qui s'attachent de toute éternité à la carcasse du pauvre monde , et empoisonnent ou dévorent tout ce qu'elle touchent. Ils ont ruiné , les B... , ils ont vilipendé , chassé de toutes les places , les nobles , les prêtres , les riches qui soutenoient et soulageoient les petites-gens. Regardez autour de vous ; qu'est-ce que vous rencontrez par - tout ? Avocats régentant dans l'Assemblée , avocats dans les départemens , avocats dans les districts , avocats dans les tribunaux , avocats dans le ministère ; bientôt des fils d'avocats à la tête de l'armée ; bientôt ils nous feront dire la messe par des avocats , enfin quoi ! f...

c'est l'arocratie, c'est le règne des avocats remplumés sur une Nation de plaideurs ruinés. Tous ces B.....-là n'ont rien à perdre ; ils attrapent de bonnes places, et puis ils écrivent des complimens à leurs confrères réunis en Assemblée Nationale : pardié ! c'est bien malin ; gratte-moi, je te gratterai, compère... On ne sait après ça si on doit rire ou pleurer, quand on voit au travers de tous ces marchands de paroles quelques petits bourgeois et quelques manans comme moi tout-fiers de représenter la Nation dans nos districts. Eh bien ! oui, ceux-là représentent la Nation qui baille à côté de la Nation qui braille..... Bonnes gens , bonnes gens ! De toute éternité les gens de chic vous ont enfilés avec de belles promesses ; et quand il y auroit trois éternités encore , ils vous enfileroient de même..... Mais à boire , vous autres , ou j'étouffe.

L E P E R E G I B O U.

En v'là une fière raclée aussi !

T O U V I N.

Je ne sais pas moi comment une langue qui va si vite , sans boire , ne se dessèche pas à tout-jamais.

M I R A L A I D.

Ce n'est rien que ça : je voudrois que vous entendissiez seulement une fois nos Messieurs

du Cloub, n'y a pas de Rois qui manient la parole comme ça.

L E R U D E.

Ne nous parle donc plus de tes f... Cloub, c'est la plus s...e infernale invention que le diable en colère ait vomie pour perdre un royaume. C'est ton m...n de Cloub des Jacobins qui est cause que nous n'avons plus d'Assemblée Nationale.... Une Assemblée Nationale, bien calme, sans cabales, réunie au Roi... Nom d'un tonnerre, après le bon Dieu sur la terre, il n'y a rien de plus respectable. Eh bien ! qui est-ce qui l'a divisée, qui est-ce qui l'a perdue ? N'est-ce pas ton jean f... de Bourgeonné du Palais-royal ? N'est-ce pas lui qui rassemble dans ton B... de Cloub, outre les enragés du côté gauche, tous les philosophes, tous les agioteurs, les cabaleurs de Paris qui ne sont pas plus députés que moi ? N'est-ce pas là qu'on décide la veille ce que l'Assemblée décrètera le lendemain ? Eh bien ! voyons, Père Jacobite, grand chancelier du Gloub, ose donc dire que je ments ?

M I R A L A I D.

Non, l'enfant dit vrai.

L E R U D E

Eh ! bien, un ramassi de cinq cens forcenés

fera la loi à 25 millions de François ? sacré-  
 dié, j'aimerois mieux... mais dis-moi encore,  
 B...., à quoi servent tes f..... Goubs de soi-  
 disant *amis de la Constitution*, répandus dans  
 les provinces ? Nous n'avons donc pas assez d'une  
 Assemblée Nationale, de 83 départemens, 5 ou  
 6 cens districts, autant de tribunaux, 44 mille  
 municipalités pour travailler en dessus une Nation ?  
 Il faut encore des Comités de Recherches et des  
 enragés de Cloubs pour la travailler en dessous,  
 comme des f..... taupes ! Il faut des espions,  
 des dénonciateurs, des chefs d'émeute, des lan-  
 ternes ! Le tout pour nous faire épouser votre  
 gueuse de Constitution. Mais, mon Dieu ! si la  
 princesse est si belle et si sage que vous le dites,  
 donnez-nous le tems de la connoître ; ne nous  
 pendez pas pour nous la faire aimer d'avance :  
 si elle est si bonne, pourquoi souffre-t-elle, pour-  
 quoi caresse-t-elle comme *amis* les gueux qui font  
 insulter, piller, brûler, égorger leurs compa-  
 triotes ? A qui la faute, si les plus honnêtes gens  
 ne passent plus pour les meilleurs citoyens ? Dieu-  
 seigneur, mon Dieu ! ne vous en mêlerez-vous  
 donc pas pour ouvrir les yeux des François, et  
 pour purger la France de cette canaille qui se  
 cache pour tromper ceux qu'elle caresse, et pour  
 faire égorger ceux qu'elle craint !

## M I R A L A I D.

Appaise-toi , mon cœur ; écoute-moi , mon bon. Je ne sais pas si c'est que je me grise ou que je m'attendris , mais je ne peux plus me taire. Quand tu connoîtras tout le plan du fameux Cloub , le pere à tous les autres , tu seras dans l'admiration , tu approuveras notre marche , tu verras qu'il nous faut des agens secrets et qu'on ne peut pas mettre dans le mystère une nation d'administrateurs et de municipaux. Il y a plus ; c'est que dans cette gredinaille des chétifs Cloub provinciaux , il y a beaucoup de gens qui travaillent pour nous comme les Goujats pour l'architecte , ça ne connoît pas le plan de la maison... Ah ! M. de Coudorcel , ah ! M. de Mirabeau , que n'êtes-vous ici pour expliquer à ces bonnes-gens les grandes vues et les suites heureuses de la Constitution ! soyez tout-oreilles , mes bons amis.

*Il touche , crache et se mouche.*

Vous étiez profondément enrouillés des anciens préjugés , c'étoit une vieille croute sur une vieille plaie ; il a fallu manœuvrer pour l'enlever légèrement sans vous faire crier... D'abord vous aimiez , le Roi , c'est le péché originel de tous les Français. Ensuite , malgré les succès de nos précurseurs les philosophes , il vous restoit dans le fond du cœur une gothique habitude de respect pour notre vieille religion et ses ministres ; ils étoient riches , et on

est

est bien fort quand on peut soulager ceux qu'on instruit. Si l'Assemblée vous eut dit tout d'un coup : « la raison est le seul Dieu, le seul Roi , » la seule loi dont nous ayions besoin , plus de » Religion , plus de Monarchie » , vous auriez sauté au plancher ; le Roi , les nobles , les prêtres , l'armée , les bonnes-gens , les femmes sur-tout auroient fait le diable. Nous serions enterrés , il y a long-tems. Eh ! bien , mes amis , voila où il faut arriver ; vous allez voir la marche , vous allez voir que vous êtes plus d'à-moitié chemin sans vous en douter : admirez donc , ignorans ; remerciez donc , ingrats.

Nous avons donc été forcés d'avoir recours à des petites espiégleries. Nous avons parlé tout-haut de notre respect pour la sacrée personne de Sa Majesté , mais en même-tems par nos ressorts cachés nous l'avons fait houspiller deux ou trois fois ; nous avons égorgé et dispersé ses gardes ; nous avons malheureusement manqué sa femme ; enfin nous le tenons prisonnier à Paris... Avec des phrases tout cela a passé : le bon homme n'est rien dans la Constitution que le premier commis de l'Assemblée ; on le souffre là pour éviter le train ; mais on s'en passera quand on voudra ; voilà 25 millions bien gagnés.

On s'est bien gardé de vous dire : « votre reli-

» gion ne signifie rien , il faut renverser vos églises et vos autels ; » c'eût été trop gauche , la poire n'est pas tout - à-fait mûre... Mais on a refusé tout doucement de déclarer qu'elle est la religion de l'Etat ; on a soin de favoriser les autres , on laisse à leurs ministres leur dotation territoriale , pendant qu'on dépouille les vôtres ; on vous accoutume insensiblement à croire qu'elles sont toutes égales , toutes indifférentes , par conséquent qu'il n'y en a point de bonne : on n'abattrà pour la première fois que les trois quarts de vos églises , pour que vous ne vous effarouchiez pas. Il faut bien vous dire qu'on ne veut que rappeler la simplicité des premiers siècles.

L'Assemblée ne pourroit pas dire elle-même au peuple : « chassez-moi tous vos calotins ou fichez-les à la lanterne » ; elle n'a annoncé que le désir d'en faire des apôtres , en les mettant comme eux à la besace ; à cette condition elle leur promet respect et considération : elle se plaint avec bonté de leur peu de docilité , et ne leur demande pour l'oubli de leurs fautes antérieures qu'un petit serment qui nous rendra maîtres de leur religion comme nous le sommes de leurs biens.. ; mais elle a dit tout-bas aux cloubistes et aux Journalistes : « amenez le peuple contre ces gueux-là , répandez des imprimés , des chansons , des gravures ; » pendant que vous les traînez dans la boue ,

» nous prendrons leur biens... ». Voilà cependant à quoi vous nous réduisez , Messieurs de province , par votre vieille bonhomie ! Pour escamoter vos préjugés , nous sommes obligés de faire comme nos filoux de Paris ; ils montrent quelque chose en l'air aux badauts , pendant qu'ils fouillent dans leurs poches.

Tout cela a réussi : le peuple s'accoutume à tout , n'y a que manière de le prendre. Pour voir le chemin que nous avons fait , rappelez-vous bien le point d'où nous sommes partis , il y a bientôt deux ans. Si dans une ville de 15 paroisses , on eût voulu en détruire dix , autant de communautés religieuses , un évêché , une cathédrale , deux séminaires , deux collégiales , etc. etc. , le peuple auroit cru que le tonnerre alloit tomber sur la ville , il auroit fait des folies. Aujourd'hui tout cela se passe sous vos yeux ; on met les scellés sur le bon Dieu comme sur une maison en décret , personne ne bouge. Si dans un misérable village on eût voulu supprimer une chapelle grande comme mon chapeau , une messe , une confrairie de St.-Pancrace , ou auroit sonné le tocsin. Aujourd'hui en répétant bien-haut que *c'est pour assurer le triomphe de la Religion* , on renverse à discrétion les églises ; on dévore les fondations ; on dépouille les prêtres , on vend leurs biens ; on leur promet ce qu'on veut , on leur

donnera ce qu'on pourra. . . . Voilà une Nation qui se forme. En allant du même train, d'ici à peu de tems, il n'y aura pas une messe en France. Le *Cloub de la propagande* a des missionnaires par-tout ; tous nos voisins vont nous imiter à l'envie : ah, quel plaisir de vivre alors sur la terre ! Plus de Dieu, plus d'Enfer, plus de Roi, plus de Nobles, plus de Prêtres, plus d'Armées, plus d'autres forces et d'autre Empire que celui de la bonne raison ; plus d'autre Loi que la *Déclaration des droits de l'homme* ! Quand chacun la saura bien par cœur ; quand les 83 départemens, les 154 districts, les 45 mille municipalités de France seront bien d'accord de la suivre *d'eux-mêmes*, sans y manquer un *iota* ; quand tous nos bons voisins Anglois, Allemands, Turcs, Arabes la sauront comme leur *pater* ; alors quelles délices ! *égalité, liberté, fraternité* entre tous les hommes : les femmes et les biens seront en commun : on couchera ses portes ouvertes. Vive mon frère le Juif, vive notre ami le Turc.... Des larmes de joie inondent ma physionomie ; embrassons-nous, mes bons frères, faisons tous le grand serment.... Eh bien ! vous êtes interdits, vous êtes dans l'admiration : vous me croiriez fol, si ce que je vous annonce n'étoit pas aux trois quarts fait !

T O U V I N.

Ouf ! le verre me tombe des mains..... Le diable m'emporte, si je ne suis dégrisé !

L E P È R E G I B O U.

Pour moi , j'en sue à grosses gouttes.

L E R U D E.

Misérable scélérat , blasphémateur , le voilà donc ce grand secret des conjurés ? Eh bien !.... regarde bien toutes ces figures , tu pourras dire à tes pareils l'effet que leur Constitution produit sur les honnêtes gens.... quand on leur en montre le dénouement... Plus de religion ! plus de monarchie !... Et c'est pour exécuter le plan le plus extravagant que l'on nous enivre depuis deux ans , et qu'on démentibule le plus beau royaume du monde !... Nous devons bien nous tenir sur nos gardes , en attendant des gueux , reconnus gueux par-tout , ne parler que de *conscience* , de *religion* de *sermens* ! Si on étoit sûr que ces gens-là sont chrétiens , on se feroit débaptiser.

L E P È R E G I B O U.

Ah ! v'là d'où vient que ces misérables nous font faire tant de sermens depis deux ans ! I ne croyont à rien , i veulent garrotter les consciences des bonnes gens , eux restont libres , et i se fichont encore de nous.

## L E R U D E.

Ah ! sacrédié ! ils ne s'en f. . . . . t pas long-tems ;  
je viens d'ouvrir les yeux , je les ouvrirai à bien  
d'autres ; il est impossible de ne pas voir le préci-  
pice ; je vais crier sur les toits.

## M I R A L A I D.

Crie , crie , mon cœur. Si tu réussis à ameuter  
les mécontents , nous aurons une bonne guerre  
civile qui perdra le Royaume et fera notre  
fortune

## L E P E R E G I B O U.

Bast ! Bast ! Quand j'y verrons tous clair , je  
n'irons pas nous battre les uns contre les autres.  
Depis deux ans , vous nous nourrissez de peur et  
de promesses ; vous n'êtes forts que parce que je  
sons des pagnottes , mais jarni à la fin on se  
rebeque. Eh ! fichetre ; d'abord le Roi est à nous  
comme à vous , je voulons qu'il soit libre com-  
me nous ; je ne voulons pas être esclaves , mais  
je ne voulons pas d'un Roi prisonnier de Paris ;  
et s'il a le malheur de perdre un cheveu de sa  
tête lui ou les siens , je ne laisserons pas une  
baraque dans Paris... Après tout , de quoi s'agit-i ?  
D'avoir une Constitution ! Mafi , elle est toute  
trouvée. J'avons dit dans nos Cahiers , tout ce  
qui nous faut pour être heureux ; qu'on le lise ,  
qu'on le fasse , tout le monde sera d'accord , et  
ça n'est pas sorcier. Par-la-sandié , que-que

j'avons besoin d'aller chercher vos guenilles de Constitution , un morceau d'Amérique , un morceau d'Angleterre , un morceau de Gevève ? Je voulons rester Français. C'est parce que vos chenapans ne veulent point de Roi, que j'en voulons un ; c'est parce qu'ils ne veulent point de Religion , que je voulons la nôtre. Eh ! Fichetre d'un Diable, vous n'avez qu'à venir mettre à bas nos églises et leurs biens à l'encan ?

T O U V I N.

Ventredî ! n'y a qu'à faire comme à Dijon , lâcher toutes nos femmes ; elles prendront leurs couteaux et elles abattront tous les bijoux d'un Département , s'il se présente.

L E R U D E.

Fi donc ! Fi donc ! Point de cochonnerie pour défendre la bonne cause. Laissez aller tous ces bas valets des enragés , tous ces goujats de la Constitution. Ils répondront un jour à leurs Concitoyens du dégât qu'ils font aujourd'hui avec tant d'insolence. Il y a un moyen tout simple : ce sont les Provinces qui nourrissent Paris ; n'y a qu'à leur couper les vivres jusqu'à ce que le Roi et l'Assemblée soient à 50 lieues de Paris : n'envoyons point d'argent , nous verrons s'ils vivront avec leurs assignats , leurs attrapignats.

M I R A L A I D.

Mais, mes amis , si vous résistez à la Loi

et au Roi , on fera marcher des troupes contre vous.

# LE RUDE.

Nous, *résister à la Loi et au Roi !* Non, sacrédié, nous n'y résisterons pas ; nous voulons une Religion, une Loi, un Roi : la Nation veut une Constitution, f....., c'est juste ; mais pour la faire, il faut écouter la volonté de la Nation, et non les complots des enragés, des f..... cabaleurs, agioteurs et rêve-creux de Paris, rassemblés dans le cloub des Jacobins. Où est-ce qu'elle est cette volonté de la Nation ? Le père Gibou l'a dit : elle est dans nos cahiers des Baillia-ges. Que le Roi soit libre ; qu'on dépouille ces cahiers, le résultat fait la Constitution. Sacrédié ! mes amis, il me semble déjà voir le Roi dans une grande plaine à 50 lieues de Paris, placé entre son Armée et un Peuple immense, environné de nos Députés, et prenant de leurs mains le résultat des cahiers pour le montrer à la Nation en disant : « mes amis, voilà l'expression de la » volonté générale ; je jure de la maintenir. » Mille-millions d'un tonnerre ! Il me semble déjà voir les mains, les bonnets, les chapeaux en l'air, on n'entend qu'un cri : vive le Roi ; mais ce cri ne finit pas. Le Roi pleure de joie, il fait signe de la main, tout le monde se tait ; voilà le Roi à crier de toute sa force : vive la

Nation. Pour-le-coup on ne s'entend plus ; les vive le Roi recommencent plus fort qu'auparavant : voilà mes Français , voilà comme on fait les Constitutions.

Et tu crois , B..... , que des régimens Français viendront tomber sur d'autres Français qui ne demandent que cela ! Sacrés mille escadrons , tu ne connois pas le fond du Soldat Français. Tu crois qu'il aimerait mieux obéir à une Assemblée de grattes-papier qu'au nom du Roi. Je gage un tonneau contre chopine , f..... , que si le Roi paroît à la tête du Régiment le plus travaillé par les enragés , le plus insubordonné de l'Armée , et s'il lui dit : « mes amis , on vous » trompe , c'est votre Roi qui vous dit , mar- » chons. » Sacré B.... ! tu entendrais rouler les vive le Roi , ils iroient avec lui mordre un canon ; et nous autres , f..... , et nous , milices Nationales , nous le suivrions du même train.

Par ce moyen point de banqueroute ; le Clergé se saignera au blanc ; la Noblesse payera noblement ; le commerce revivra ; chacun sera en état de mettre la main à la poche , et dans deux ans la poule au pot.

Sans cela je te prédis , pendant dix ans , anarchie , émeutes , révoltes , banqueroute , Constitution d'enragés ; nous nous mangerons ; on nous mangera.

M I R A L A I D.

Tu t'enivres de chimères , mon pauvre garçon ; ta contre-révolution est impossible.

L E R U D E.

Qu'appelles-tu , f....., *contre-Révolution* ? Ce que nous demandons est une cessation de révolte, ce sera la véritable, la bonne Révolution.

M I R A L A I D.

Appelles-la comme tu voudras ; elle n'est pas possible : l'Assemblée est maîtresse de Paris , elle tient le Roi , elle a les Départemens , les Clubs et une partie de l'Armée à ses ordres ; elle est réunie , les Royalistes sont divisés ; le premier qui lève la crête est dénoncé , on le pend comme un Favras , et personne n'ose grouiller.

L E R U D E.

Les bons Français sont paralysés , f....., parce qu'ils sont séparés et sans chefs ; tous les mécontents se taisent , parce qu'il y a du danger à se plaindre ; mais si quelqu'un a le courage de lever en l'air un mouchoir blanc , en criant : vive le Roi ! tu verras qu'il y a de l'écho en France ; tu connoîtras alors le nombre et la force des braves gens ; qu'un prince du sang , sacrédié , paroisse sur nos frontières pour demander au nom de tous les bons Français la liberté du Roi ; si on la refuse , nous volerons autour de lui. Si en vertu de la nouvelle liberté on s'oppose à notre réunion , qu'il appelle à notre

secours tous nos bons voisins , nos alliés , nos amis Suisses , Allemands , Savoyards , Espagnols : il s'agit d'arrêter une épidémie qui les menace , refuseront-ils de venir nous aider à éteindre un incendie allumé par des brigands , et qui après nous avoir consumés les embrâsera à leur tour ; à mesure qu'ils avanceront , tous les bons Français , tous les régimens se rangeront sous les drapeaux du Roi pour aller au devant de lui ; les bonnes gens resteront tranquilles ; cette masse toujours croissante n'écrasera pas un enfant dans sa marche , elle viendra protéger et non détruire : alors si des forcénés osoient encore refuser au Roi sa liberté , leur tête nous répondroit.....

M I R A L A I D.

Mais, misérable ! tu veux donc inonder la France du sang Français !

L E R U D E.

Je ne veux , sacrédié , pas qu'il en coule une goutte , si ce n'est celui des malheureux enragés qui pousseroient encore le Peuple au meurtre et aux incendies..... Eh ! mon Dieu , le triomphe des honnêtes gens ne ressemble pas à celui des brigands ! tu verrois ceux qu'on insulte si lâchement aujourd'hui se jeter alors entre les vengeurs et les coupables pour les sauver..... ( *avec feu* ) Allons , qu'est-ce qui boit ? je verse pour boire à la santé du Roi. ( *Chacun prend son verre.* ) Allons , M.

Gros-Louis, joignez-vous à nous, faites le Roi, vous boirez, vous, à la santé de la Nation.

M. GROS-LOUIS.

Ah ! mes bons amis , voilà la première fois que je pleure de joie depuis deux ans ..... je voudrais bien pouvoir ..... mais je n'ose pas. Si je bouge , il arrivera des malheurs, .... ils tueront ma femme.... oh ! non, j'aime mieux dire que je ne veux pas.

LE RUDE.

Sacrédié ! n'ayez pas peur , M. Gros-Louis ; remuez-vous, nous ne vous demandons que cela ; osez , et ils n'oseront pas et nous oserons.... Je vous jure sur mon ame et sur mon honneur de vieux grenadier, que s'ils arrachotent seulement un des cheveux blondins de Madame Gros-Louis, il n'y auroit pas dans le monde entier un endroit grand comme ma main pour les cacher.... Allons , Messieurs, attention , f....., chapeau bas , verre en main : à la santé du Roi (*tous répètent avec chaleur*) à la santé du Roi. (*et approchent leurs verres pour trinquer avec M. Gros-Louis. Le Rude continue :*) Allons , à vous , M. Gros-Louis.

M. GROS-LOUIS (*en pleurant.*)

De tout mon cœur , mes amis : à la santé de la Nation.

LE RUDE.

Sacrédié ! ça fait plaisir ; que seroit-ce donc si c'étoit tout de bon !... (*à Miralaid*) : Tu peux

partir à présent, mon camarde; tu peux aller balayer ton f..... Cloub ; tu leur diras que la Nation le frotera bientôt, mais le frotera à fond.

M I R A L A I D.

Adieu donc, Messieurs de Province ; je m'en vais encore ramasser quelques-uns de vos écus à Paris ; je ne puis pas, moi, m'empêcher d'être du parti qui paye et qui bat les autres ; mais quand vous aurez ces deux petits avantages de votre côté, je vous promets d'être royaliste à pendre et à dé-pendre.

L E R U D E.

A *pendre* ! bon ; adieu , M. Mira .... laid : au moins celui-là est de bonne foi.

F I N.





